



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR

mes saisons en enfer

cinq voyages cauchemardesques

Martha Gellhorn



mes saisons en enfer

cinq voyages
cauchemardesques

L'éditeur tient à remercier Melisa Teo de l'avoir mené vers ce livre.

DU MÊME AUTEUR

Quel temps fait-il en Afrique?, Calmann-Lévy, 2006

La Guerre de face, Les Belles Lettres, 2015

Titre original: *Travels with Myself and Another, Five Journeys to Hell*

© Martha Gellhorn, 1978

Tous droits réservés pour la traduction

© Les Éditions du Sonneur, 2015 pour la présente édition

ISBN: 978-2-916136-93-6

Dépôt légal: octobre 2015

Conception graphique de la couverture: Sandrine Duveillier

Conception graphique des pages intérieures: Anne Brézès

Photo de couverture: © Moea Durieux;

photo de 4^e de couverture: © TopFoto / Roger-Viollet

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

MARTHA GELLHORN

mes saisons en enfer

cinq voyages
cauchemardesques

Traduit de l'anglais (États-Unis) par David Fauquemberg

Préface de Marc Kravetz



PRÉFACE

Martha Gellhorn se promet, quand elle eut vingt et un ans, « de voyager partout, de tout voir et de l'écrire à [s]a manière ». La réalité ne l'a pas démentie. Martha vécut comme elle l'avait dit. En voyageant. En écrivant. « Pas un jour sans une ligne » aurait pu être sa devise, mais elle s'en choisit une autre – empruntée à François Mauriac –, qu'elle respecta toute sa vie: « Travail, opium unique. »

Martha Gellhorn a publié une quinzaine de livres, des écrits de fiction pour l'essentiel – nouvelles, romans et novellas, romans courts ou longues nouvelles, un genre très anglo-saxon qu'elle affectionnait particulièrement.

Plus que la littérature, c'est le journalisme qui l'a rendue célèbre, et plus précisément ses reportages de guerre, en Espagne d'abord, puis sur les nombreux fronts de la Seconde Guerre mondiale, enfin un peu partout en Europe et en Asie.

Mais Martha Gellhorn reste assurément peu connue du public francophone. La publication de *Mes saisons*

en enfer, *recueil exceptionnel à plus d'un titre, est donc l'occasion de la découvrir. Faisons donc connaissance.*

Martha Gellhorn est née le 8 novembre 1908 à Saint-Louis, dans l'État du Missouri, seule fille au sein d'une famille de quatre enfants. Son père, le docteur George Gellhorn, gynécologue-obstétricien réputé, était né à Breslau en Allemagne (aujourd'hui Wrocław en Pologne); ayant émigré aux États-Unis au tournant du siècle, il s'était établi à Saint-Louis où vivait une forte colonie allemande. Il y tomba amoureux d'Edna Fischel et l'épousa.

Tous deux professaient des opinions progressistes, tant au sujet de la société que de l'éducation des enfants. Edna animait le mouvement des femmes pour obtenir le droit de vote. Une fois la victoire acquise en 1919, elle continua ses combats pour toutes les causes relatives à l'égalité des droits civiques.

Les Gellhorn formaient un couple harmonieux et solidaire. Leur amour réciproque resta pour Martha un modèle. Elle ne connut rien de tel et affirma sur le tard que ce fut l'un de ses plus grands regrets. Le repas en famille était un moment privilégié, avec son rituel et ses règles: aucune question n'était taboue, mais il était interdit de commencer une phrase par « j'ai entendu dire », de rapporter des ragots, de mentir ou de se vanter. En revanche, il était recommandé de faire rire, sur-

tout à ses dépens. Des règles que Martha fit siennes autant dans sa vie que dans son métier.

Martha admirait ses parents et adorait sa mère. Après avoir quitté la maison familiale, elle lui écrivit pratiquement tous les jours pendant quarante ans, jusqu'à la mort d'Edna. De celle-ci, elle hérita l'indignation permanente et l'esprit de révolte. Les relations furent plus difficiles avec son père, tant elle craignait de le décevoir.

À vingt et un ans, Martha Gellhorn considéra qu'il était temps de prendre sa vie en main. Son affection pour ses parents n'était pas en cause. Mais elle ne voulait plus dépendre d'eux : nul désormais ne déciderait plus pour elle. Et bien sûr, elle était prête à en payer le prix.

Sa première décision, en dépit de la volonté contraire de son père, fut d'arrêter ses études. Elle était alors en deuxième année du très prestigieux Bryn Mawr College de Pennsylvanie. Edna Fischel y avait fait ses études en compagnie d'Eleanor Roosevelt, qui allait plus tard occuper une place majeure dans la vie de Martha.

Les projets de Martha n'avaient pas besoin de diplôme, mais d'expérience. Elle sollicita donc plusieurs journaux du pays. Elle n'avait pas précisément une vocation de journaliste, son ambition était littéraire, mais elle voulait apprendre et gagner sa vie. Ses lettres restèrent sans réponse. Tout juste décrocha-t-elle un stage d'été au

New Republic, hebdomadaire new-yorkais réputé. Affectée au secrétariat de rédaction, son orthographe défailante lui causa quelques soucis. Elle parvint néanmoins à placer ses premiers articles, de courtes critiques littéraires. Puis elle trouva un poste de reporter débutante dans un quotidien du groupe Hearst, le Times Union d'Albany. Chargée de « couvrir » les clubs de femmes, ainsi que la morgue municipale pour la rubrique des faits divers, elle ne tint pas six mois. Elle revint à Saint-Louis, acheta sa première machine à écrire et entama l'écriture d'un roman. Ce ne pouvait être qu'un entracte. Retrouver le confort de la vie familiale avait du bon, mais Saint-Louis lui devint vite insupportable. Y rester était comme accepter sa défaite. Il fallait partir, pour de bon et loin. Ce fut Paris. « Ma vie commença en février 1930 » confia-t-elle beaucoup plus tard.

La France n'était pas totalement une terre étrangère. Durant son adolescence, elle y avait passé deux séjours d'été; elle savait s'exprimer en français, assez en tout cas pour demander son chemin (bientôt, elle allait parler couramment notre langue, ainsi que l'allemand et l'espagnol). Martha partit avec deux petites valises, son Underwood portable et soixante-quinze dollars en poche. Edna lui avait avancé le prix du voyage en train jusqu'à New York. Là, elle se rendit dans les bureaux de la compagnie maritime Holland America Line et négocia

cia une couchette en troisième classe contre la promesse d'un article pour le magazine publicitaire de la compagnie.

Elle débarqua à Paris un jour du printemps 1930. Elle n'y connaissait personne. Elle était curieuse de tout. Ne doutant de rien, elle se présenta au bureau du New York Times pour être leur correspondante, arguant de son « expérience » acquise au New Republic et au Times Union. On l'éconduisit gentiment. Elle eut plus de chance avec un institut de beauté qui l'engagea comme mannequin – elle avait le physique de l'emploi. C'est alors qu'elle fit la connaissance de Bertrand de Jouvenel. Il avait vingt-cinq ans, il écrivait, était brillant et beau garçon. Quelques années plus tôt, il avait été l'amant de Colette, alors mariée à son père, Henri de Jouvenel, homme politique influent et rédacteur en chef du quotidien Le Matin (Le Blé en herbe est la version romancée de cette histoire). Bertrand tomba instantanément amoureux de Martha – ce ne fut pas réciproque. Elle finit par lui céder lors d'un voyage en Suisse. Il ne cessa de promettre à Martha qu'il allait divorcer pour l'épouser. À deux reprises, Martha avorta. Cette liaison la mit au bord de la rupture avec sa famille: le docteur Gellhorn n'acceptait pas de voir sa fille s'afficher avec un homme marié. Il fallut quatre années à Martha pour mettre un terme à cette relation.

*En 1934, Martha revint à Saint-Louis, avec sous le bras son roman *What Mad Pursuit*. Publié la même année, il fut fraîchement accueilli et se vendit peu. Le critique du New York Times, qui lui avait trouvé quelques qualités, reprochait néanmoins à l'auteur d'être « un peu trop en adoration avec son héroïne » – une jeune reporter débutante qui ressemblait beaucoup à Martha. C'est aussi ce que pensait le docteur Gellhorn, qui détesta le livre et conseilla à sa fille, si elle voulait vraiment écrire, de commencer par s'oublier. Ce premier roman ne fut jamais réimprimé, Martha y veilla et l'omit obstinément dans la liste de ses œuvres.*

Une fois encore, le père voyait juste. L'une des plus grandes forces de Martha était la lucidité, autre face de son orgueil ou, comme l'écrivait son père, de son « EGO » – les majuscules sont de lui – démesuré. Il ne suffisait pas de répéter qu'elle voulait écrire et que l'écriture était le sens de sa vie. Encore fallait-il donner un sens à cette volonté, un sens qui ne se résumait pas à une simple ambition littéraire. Elle trouva la solution par un biais inattendu : l'administration Roosevelt.

L'Amérique de 1934 était plongée dans la Grande Dépression. Une nouvelle organisation fédérale, la FERA (Federal Emergency Relief Administration), avait été créée dans le cadre du New Deal pour gérer les aides destinées aux chômeurs et aux zones socialement sinistrées du pays, sous la direction de Harry Hopkins, un conseil-

ler proche du président Roosevelt. La FERA ne manquait ni de chiffres ni de statistiques, mais Hopkins souhaitait réunir un autre type d'informations que celles récoltées par les fonctionnaires de l'administration. Il avait ainsi constitué une équipe de seize « enquêteurs », composée pour l'essentiel d'écrivains et de journalistes, et confia à chacun d'entre eux une région du pays particulièrement touchée par la crise. Martha Gellhorn, la plus jeune du groupe, fut envoyée en Caroline du Nord, dans les villes ruinées par la fermeture des usines textiles. Des semaines durant, confrontée à la misère et au désespoir de la population, elle accumula des dizaines d'interviews, visita villes et bidonvilles, enregistrant tout ce qu'elle voyait et tout ce qu'on lui racontait. Elle fut alors invitée à la Maison Blanche par Eleanor Roosevelt, qui la présenta à son mari. Ce que rapporta Martha était tragique; le président l'écouta et la Première Dame la prit sous son aile: elle l'encouragea à écrire ce qu'elle avait observé lors de son enquête.

*La matière transposée de ses rapports pour la FERA nourrit quatre nouvelles réunies sous le titre *The Trouble I've Seen*, emprunté au célèbre negro-spiritual. Martha y suit le destin de cinq personnages, dont l'existence est brisée par la crise. Techniquement parlant, le livre appartient au rayon de la fiction. Mais son contenu, tout ce qui en fait la chair, relève du pur reportage. Et c'est bien ainsi qu'il fut lu. Comme le nota plus tard*

Caroline Moorehead, sa biographe: « Avec ce livre, Martha Gellhorn avait enfin trouvé le mode d'écriture qu'elle cherchait depuis longtemps. » The Trouble I've Seen fut l'un des premiers livres traitant de la Dépression. Il parut en 1936 aux États-Unis et en Angleterre, et fut salué par une critique élogieuse. Deux ans plus tard, il fut traduit en France sous le titre La Grande Détresse américaine. « Je tiens Martha Gellhorn pour un écrivain véritablement remarquable », écrivit H. G. Wells dans la préface du livre. Ce dernier était alors internationalement célèbre. Ami des Roosevelt, il avait rencontré Martha à la Maison Blanche. Il voulait être son mentor littéraire – et aurait bien aimé être son amant; Martha le repoussa. Elle avait néanmoins de l'affection et une grande admiration pour lui. Mais l'approbation la plus précieuse pour Martha fut celle de son père. Elle lui avait adressé le manuscrit. Il le lut d'une traite et cette fois l'applaudit sans réserve. Ils n'auront malheureusement pas le temps de célébrer leur réconciliation. Peu après, le docteur George Gellhorn fut hospitalisé pour une opération de l'estomac et son cœur lâcha. Il mourut dans son sommeil le 25 janvier 1936.

Un autre épisode décisif de la vie de Martha allait se dérouler quelques mois plus tard. Sa mère, Edna, ne souhaitant pas célébrer les fêtes de fin d'année à Saint-Louis, les premières sans son mari, elle proposa à ses deux plus jeunes enfants, Martha et Alfred, de passer

quelques jours en Floride, sur la petite île de Key West, un coin encore tranquille à l'époque. Un soir, les Gellhorn allèrent prendre un verre dans un bar de la ville, le Sloppy Joe's. Ernest Hemingway était en train d'y lire son courrier.

Ainsi commença entre Martha et Ernest une histoire qui allait durer un peu moins de neuf ans, mariage et divorce compris. Elle a été racontée dans d'innombrables magazines et plusieurs livres, jusqu'à devenir un film, Hemingway & Gellhorn, réalisé en 2012 par Philip Kaufman, avec Clive Owen et Nicole Kidman dans les rôles-titres.

Martha ne connaissait pas l'homme, mais elle était depuis longtemps une admiratrice de l'écrivain. Elle n'était certes pas la seule. Le Soleil se lève aussi avait fait d'Hemingway l'idole littéraire de toute une génération. Sa photo était affichée dans les chambres d'étudiants des campus américains. Dans une lettre adressée en 1931 à l'un de ses anciens professeurs, Martha raconta qu'elle s'était approprié une réplique de L'Adieu aux armes: « Rien, jamais, ne peut atteindre les braves », pour en faire une autre de ses devises personnelles.

Martha tomba aussitôt sous le charme. Sa correspondance en atteste. « Je vois Hemingway, écrivit-elle depuis Key West à son amie Eleanor Roosevelt, c'est un oiseau bizarre, ardent, très sympathique et un merveilleux conteur. » Elle poursuit: « J'ai passé un moment merveil-

leux avec Hemingway à Key West. Il connaît le métier à la perfection. Il a un sens formidable de la langue, il est très, très exigeant dans le choix des mots. » Ils parlèrent évidemment de littérature (Hemingway fit lire à sa jeune collègue son dernier manuscrit, En avoir ou pas), ainsi que de politique – de l'Espagne surtout. Hemingway s'apprêtait à y repartir, non plus pour les taureaux et les matadors, mais cette fois pour aller défendre la cause républicaine. Martha promit de l'y retrouver.

Depuis ses divers séjours en Allemagne, au début des années 1930, Martha, horrifiée par tout ce qu'elle avait observé, était obsédée par la menace d'une nouvelle guerre, qui s'annonçait infiniment plus terrible que la précédente. C'était en Espagne que l'histoire se jouait. Défendre la jeune république contre la rébellion soutenue par l'Italie de Mussolini et l'Allemagne d'Hitler était la dernière chance d'empêcher la victoire du fascisme en Europe. C'était là qu'il fallait être. Martha obtint de l'hebdomadaire Collier's, l'un des principaux magazines américains de l'époque, une accréditation de « correspondante spéciale » en Espagne, sans autre engagement du journal, mais qui lui permettrait au moins de circuler. Elle paya son passage vers l'Europe grâce à des articles sur les produits de beauté écrits pour Vogue, et vers la fin du mois de mars 1937, elle retrouva Hemingway à l'hôtel Florida de Madrid. Ils y devinrent amants.

Martha n'avait jamais vu la guerre et ne connaissait rien à la chose militaire. Hemingway se chargea de son éducation en l'entraînant avec lui sur les champs de bataille. Il fut impressionné par sa bravoure. Très vite, elle marcha seule dans Madrid assiégée où les obus franquistes s'abattaient au petit malheur la chance. Martha prenait des notes sur tout ce qu'elle voyait et entendait. Hemingway l'encouragea à raconter la guerre telle qu'elle la vivait et la ressentait. Collier's publia son premier reportage, « À Madrid, seuls les obus gémissent », le 17 juillet 1937. Grâce au suivant, elle fut consacrée « correspondante de guerre » du magazine.

« Correspondante de guerre » : ce fut dès lors son destin et bientôt sa gloire. Elle ne manqua aucun rendez-vous de l'histoire du ^{XX} siècle. Collier's y veillait : en 1938, elle était dans la Tchécoslovaquie sacrifiée à Hitler par les accords de Munich ; l'année suivante, elle couvrait sur le front de Finlande les premiers jours de l'invasion soviétique.

Entre deux reportages, elle rejoignait Hemingway à Cuba, dans l'hôtel de La Havane où il écrivait son « roman espagnol » : Pour qui sonne le glas. Martha désirait plus et mieux pour abriter leur idylle et leurs écritures. Elle dénicha dans les petites annonces la Finca Vigia, une maison coloniale sur une colline dominant la ville. Elle la remit en état et la meubla, mais la légende du lieu n'a retenu qu'un seul nom, celui de son amant.

Le 21 novembre 1940, Hemingway et Gellhorn se marièrent à Cheyenne, dans le Wyoming. Le magazine Life en rendit compte sur six pages avec des photos exclusives de Robert Capa, l'ami du couple et le photographe le plus célèbre de la guerre d'Espagne. D'autres journaux en firent le récit; l'un des articles compara ce mariage à « l'union du silex et de l'acier ». La métaphore promettait des étincelles. Elles ne tardèrent pas. Mais au présent, les nouveaux mariés allaient voyager ensemble. Collier's avait commandé à Martha un long périple en Extrême-Orient pour couvrir la guerre sino-japonaise du côté chinois. Elle convainquit un Hemingway plus que réticent de l'y accompagner. Il négocia de son côté un reportage pour PM, un tout nouveau journal new-yorkais destiné à l'élite. Ce fut là le voyage de lune de miel des deux correspondants de guerre, époux mais concurrents. Ce que fut ce périple, le lecteur pourra s'en faire une idée précise dans les pages qui suivent. C'est le premier des cinq voyages cauchemardesques de Mes saisons en enfer.

Le retour à la Finca ne fut pas des plus idylliques. Après l'attaque de Pearl Harbor et l'entrée en guerre de l'Amérique, Martha ne tenait plus en place. Elle demanda à Collier's de l'envoyer en Europe. Mais cette fois, pas question pour Hemingway de l'accompagner: Pour qui sonne le glas, dédié à Martha, était un triomphe sans précédent – cinq cent mille exemplaires du

livre se vendirent en quelques mois; Hollywood avait acheté les droits et Hemingway voulait profiter de la vie à sa manière, ce que Martha supportait de moins en moins. Elle s'envola donc seule pour Londres.

Les autorités militaires américaines ayant interdit la présence de journalistes femmes dans les zones de combat, elle enragea mais contourna l'obstacle. Après Londres sous les bombes, elle gagna la Hollande, puis l'Italie. Elle n'avait pas d'accréditation, elle n'en trouva pas moins les moyens de réaliser ses reportages – que Collier's publia. À Cuba, le mari s'impatiait. « Es-tu une correspondante de guerre ou une femme dans mon lit? » Quand Martha rentra à La Havane, les liens n'étaient pas rompus mais la cohabitation s'avéra de plus en plus difficile.

Au début du printemps 1944, le débarquement se préparait et Martha ne voulait pas manquer ce rendez-vous avec l'histoire en marche. Cette fois, elle tenait son accréditation et avait même obtenu une place sur l'un des vols vers l'Angleterre de la RAF, qui étaient alors sévèrement contingentés. Elle demanda de nouveau à Hemingway de l'accompagner, qui accepta avec réticence. Il n'avait évidemment que l'embaras du choix pour trouver un journal qui l'emploierait, mais c'est à Collier's qu'il s'adressa. Or, il ne pouvait y avoir deux correspondants accrédités pour la même publication. Collier's n'hésita pas. Tant pis pour Martha Gellhorn.

Mais l'avait-on jamais vu renoncer? D'imposants convois maritimes partaient alors des États-Unis vers l'Angleterre pour livrer du matériel militaire. Elle réussit, avec l'aide de ses relations à Washington, à trouver une place sur un cargo norvégien chargé d'explosifs – elle en fut l'unique passagère. Après une traversée cauchemardesque de dix-sept jours, elle arriva enfin à Londres, à la veille du Jour J. Le lendemain, elle réussit à se glisser sur un navire-hôpital au prétexte d'interviewer les jeunes infirmières pour un magazine. Une fois à bord, elle s'enferma dans les toilettes et n'en sortit que quand le navire fut en mer. On ne remarqua pas sa présence: les secouristes manquaient de bras, elle se fit donc brancardière et débarqua sur Omaha Beach le 7 juin dans une ambulance amphibie. Comme il y avait aussi des blessés allemands et que Martha parlait couramment leur langue, elle servit également d'interprète. Puis elle revint au port. Elle avait de quoi écrire.

Elle ignorait alors qu'elle avait été la seule du couple sur la plage normande: Hemingway n'avait pas été autorisé à quitter la péniche et avait suivi les opérations à la jumelle. Les lecteurs de Collier's ne le surent pas non plus quand parut le numéro consacré au Jour J, le 22 juillet 1944. Ernest Hemingway figurait en gros caractères sur la couverture et le texte de son reportage, « Voyage vers la victoire », commençait à la page 11, sous une photo en plan rapproché le montrant souriant,

bavardant avec les GI's avant l'action. Suivait un récit épique, à la première personne, sur les manœuvres du débarquement, dans lequel il racontait qu'il avait tenu un certain rôle avant que les soldats n'affrontent la défense acharnée de l'ennemi. Son article se terminait par: « Nous avons pris la plage. »

Le reportage de Martha Gellhorn suivait page 16: « Aller-retour » était un article précis et détaillé consacré aux GI's blessés qui sortaient de l'enfer et à ceux qui s'apprêtaient à embarquer vers le front de Normandie. Une seule notation personnelle dans l'article: « Arrive un moment où vous vous sentez si petit et tellement impuissant face à un tel cauchemar, monstrueux, insensé, que plus rien ne compte, pas même vous, et que vous éclatez de rire. »

Hemingway prit mal l'escapade héroïque de sa bientôt future ex-épouse. Le point de rupture était atteint de part et d'autre. Hemingway avait d'ailleurs déjà choisi sa remplaçante, une jeune journaliste de Time Magazine, qu'il avait rencontrée à Londres: Mary Welsh fut sa quatrième et dernière femme. Martha et lui se retrouvèrent brièvement à Paris où Hemingway célébrait la libération de l'hôtel Ritz; une fois encore, par hasard, dans un hôtel du Luxembourg pendant la bataille des Ardenes, et une dernière fois à Londres, pour s'accorder sur le divorce qui fut officiellement prononcé le 21 décembre 1945. Ils ne se revirent jamais.

Hemingway eut des mots très durs, parfois insultants, au sujet de son ex-épouse, à laquelle il ne pardonnait pas de l'avoir quitté – la seule qui ait osé. Martha, elle, ne voulut plus entendre parler de lui. Elle trancha tout débat sur le sujet d'une phrase définitive: « Je ne veux pas être une note de bas de page dans la vie de quelqu'un d'autre. » Quand elle acceptait – chose rare – d'accorder des interviews, malheur à son interlocuteur s'il évoquait son histoire avec Hemingway – le plus souvent, elle mettait fin à l'entretien.

Martha Gellhorn n'en avait pas fini avec la guerre. À ses côtés, les lecteurs de Collier's allaient suivre les derniers mois du conflit, de l'Adriatique aux Ardennes. Puis, au début du mois de mai 1945, elle pénétra dans le camp de Dachau, libéré quelques jours auparavant par les soldats américains de la Septième Armée. Ce qu'elle découvrit, et plus encore ce qu'elle apprit de la bouche des survivants, dépassait de très loin en horreur l'imaginable. Le reportage que publia Collier's était à la fois poignant et rigoureux, écrit sans emphase alors qu'elle y exposait l'in vraisemblable cruauté du traitement infligé aux prisonniers aux fins d'expérimentation « médicale ». C'est à Dachau que Martha apprit la reddition inconditionnelle de l'Allemagne. La guerre était finie. « Pour moi, écrivit-elle à la fin de son reportage, Dachau était l'endroit en Europe le plus indiqué pour apprendre

la nouvelle de la victoire. Car n'en doutons pas, le but de cette guerre ne pouvait qu'être la destruction de Dachau, et de tous les autres Dachau, et de tout ce que représentait Dachau, une destruction pour toujours. »

Dachau fut pour Martha Gellhorn le « point de non-retour » – ce fut, du reste, le premier titre du roman qu'elle écrivit après la guerre. Elle tint à couvrir pour Collier's le procès de Nuremberg, ainsi que quelques ultimes épisodes du conflit mondial. Puis la mort de son ami Charles Colebaugh, rédacteur en chef du magazine, qui avait, depuis la guerre d'Espagne, dirigé sa carrière de correspondante itinérante, allait mettre fin à dix années de collaboration fructueuse à tout point de vue, y compris sur le plan matériel. Martha allait donc devoir trouver de nouvelles sources de revenus. Ses livres, même quand ils étaient accueillis favorablement par les critiques, lui rapportaient trop peu. Elle avait d'autant plus besoin d'argent qu'en 1949, elle adopta un petit garçon dans un orphelinat italien, qu'elle rebaptisa Sandy. Peu après, elle s'installa avec lui au Mexique, à Cuernavaca, son nouvel Éden.

En 1952, elle se remaria avec Tom Matthews, ancien rédacteur en chef de Time Magazine, veuf et rentier fortuné, mariage non d'amour, mais de confort. En 1966, Martha Gellhorn renoua avec le reportage de guerre au Vietnam, pour le compte du quotidien britannique Manchester Guardian. Elle couvrit ensuite la guerre des

Six jours du côté israélien, dont elle s'était déclaré une supportrice inconditionnelle.

*Dans les années 1970, Martha allait traverser l'une des périodes les plus difficiles de sa vie. Vieillir – elle en avait eu un avant-goût particulièrement douloureux avec la mort de sa mère à l'automne 1969 – avait toujours été sa hantise. Edna n'était pas seulement l'être qu'elle chérissait le plus au monde, elle était à la fois son amie et sa confidente, sa « boussole unique ». Martha ne se pardonnait pas d'avoir assisté, impuissante, à la dégradation physique de sa mère. La dernière fois qu'elle lui avait rendu visite à Saint-Louis, celle-ci ne pouvait plus parler et avait cessé de se nourrir, après des mois de souffrance muette. Au chagrin de la perte s'ajoutaient les idées les plus noires sur son propre vieillissement. L'écriture, qui avait toujours été son remède dans les moments les plus durs, lui faisait défaut pour la première fois. Des mois durant, elle ne sortit plus une ligne de sa machine à écrire. Restaient les voyages. Elle les multiplia, parcourant le monde comme jamais, à la recherche, avec des bonheurs inégaux, de plages et de mers – les îles avaient sa préférence – où elle pouvait nager et plonger. Puis elle finit par se remettre à écrire. Elle reprit la rédaction d'un livre resté en friche, trois nouvelles inspirées de ses séjours au Kenya: *Weather in Africa* parut en 1978 (Quel temps fait-il en Afrique?, pour la traduction française), qui reçut un accueil*

mitigé. Martha s'attaqua alors à un nouveau projet. Autour du voyage, ou plutôt de ses voyages: Mes saisons en enfer.

*Cet ouvrage occupe une place singulière dans la bibliographie de Martha Gellhorn. Tout ce qu'elle avait publié jusque-là – romans, nouvelles et novellas – appartenait à la fiction, à l'exception d'un recueil de ses reportages de guerre édité en 1959 sous le titre *The Face of War*. À l'époque, le travel writing devenait un véritable genre littéraire – qui n'était pas le sien; elle ne lisait pas – ou peu – les livres des « écrivains voyageurs »: « Je préfère voyager », disait-elle. Et sur les routes, ce n'était d'ailleurs pas des livres de voyage qu'elle emportait, mais des thrillers, des romans noirs, qu'elle dévorait à raison d'un par jour au minimum. Ils lui permettaient de tuer l'ennui et d'oublier les inévitables désagréments qui sont le lot de tout voyageur. Si elle ne tint jamais de journal de voyage, elle prenait beaucoup de notes sur des petits carnets noirs pour pallier sa mauvaise mémoire.*

Martha Gellhorn s'attaqua à la rédaction de Mes saisons en enfer avec une fureur joyeuse, plongeant dans ses notes et sa correspondance, en « archiviste de salon ». Un souvenir en appelait un autre. Elle qui généralement, à l'en croire, peinait si rudement dans l'écriture de ses livres acheva celui-ci en quatre mois.

Les voyages retenus se répartissent sur une trentaine d'années et sont de nature différente. Les deux premiers

– en Chine et dans la mer des Caraïbes – s’inscrivent dans le cadre de reportages commandés par Collier’s au début des années 1940. Les trois autres, accomplis entre 1961 pour la découverte touristique de l’Afrique et les années 1970 pour la visite à Nadejda Mandelstam à Moscou, ainsi qu’un séjour à Eilat afin de plonger dans la mer Rouge, sont des voyages personnels. Cet ouvrage est la seule incursion de Martha Gellhorn dans le genre autobiographique. L’emploi du « je », confia-t-elle, fut « la chose la plus difficile », ajoutant « je ne le referai plus jamais ». Et en effet l’exception resta unique. Plusieurs fois sollicitée – l’âge venant – pour rédiger des mémoires, elle s’y refusa obstinément.

Avec le premier récit de Mes saisons en enfer, intitulé Les Tigres de monsieur Ma, elle rompt avec un autre tabou : parler d’Hemingway. Il n’apparaît toutefois pas sous son nom, mais déguisé en Compagnon réticent, ce qu’il était, et est désigné tout au long du texte sous l’acronyme de CR. « Je ne l’ai pas nommé dans mon livre de voyage, expliqua Martha dans une lettre à un ami, parce que je ne veux pas être confondue avec la bande de pilliers de sépulture et de voleurs de cadavre qui s’engraissent depuis des années sur le disparu. Ils me dégoûtent. J’ai parlé de lui dans le chapitre sur la Chine parce que nous y étions ensemble. C’est un fait. Tout ce qui est écrit dans ce livre est vrai [...]. Je l’ai présenté comme il était au cours de ce voyage. Les sentiments personnels sont

morts depuis très longtemps. » Elle conclut par un hommage littéraire: « Je n'oublie pas le bien qu'il a fait en libérant le langage; nous sommes tous ses débiteurs. »

Martha Gellhorn ne se donna pas le beau rôle dans cette histoire commune, pas plus que dans les suivantes. Elle supportait mal l'inconfort, le manque d'hygiène, la misère ambiante. Or elle entendait raconter ses voyages sans rien cacher de ses émotions ni de ses sensations, parfois peu avouables. Ainsi, dans Au cœur de l'Afrique, récite le plus long du recueil, consacré à sa traversée du continent d'ouest en est, découvre-t-elle dès les premiers jours que l'odeur corporelle des Africains l'incommode. Elle confesse sa honte devant une telle réaction, mais ne dissimule rien néanmoins. Un peu plus loin dans son périple, elle apprend – avec soulagement – que l'écoeurement est réciproque et que les Noirs n'ont pas plus d'appétence pour l'odeur de « cadavres » des Blancs. Information rassurante, conclut-elle, qui la pousse à réaliser que « l'odorat [peut] être le plus grand obstacle à la fraternité entre les hommes ».

De tous les ouvrages de Martha Gellhorn, Mes saisons en enfer fut l'un des rares à rencontrer à la fois l'approbation des critiques et un succès public.

Martha retrouva alors son énergie, et même une sorte d'optimisme. Elle reprit ses reportages sur des terrains difficiles. Mais elle ne voulait surtout pas renoncer aux voyages, aux plages désertes et aux mers transparentes.

Ce qui n'allait pas sans risque. Un incident dramatique en témoigne, qui se déroula au printemps de 1988, alors qu'elle séjournait seule à Nyali, près de Mombasa, au Kenya, dans une maison au bord de l'océan prêtée par des amis. Tôt le matin, descendant vers la plage, un homme qu'elle n'avait pas vu venir l'attaqua par derrière, la frappa, la jeta au sol et la viola avant de s'enfuir. Elle rentra chez elle, désinfecta ses blessures, prit sa voiture et se rendit chez un médecin à Mombasa, pour les soins nécessaires. De retour à Nyali, elle écrivit à ses amis pour leur raconter ce qui venait de se passer : « Des femmes ont été violées partout dans le monde depuis le commencement des temps. Que cela me soit arrivé n'a rien d'une affaire exceptionnelle. J'ai eu peur deux fois, mais j'ai bien plus souvent été effrayée par les explosions de bombes. La peur ne vous fait vraiment du mal que si elle vous amène à changer votre conduite ou vos actions. Ce ne sera pas mon cas. » Elle honorait là une décision à laquelle elle se tint toute sa vie : rien jamais ne lui gâcherait son plaisir.

En 1989, Martha Gellhorn se rendit au Panamá à la suite de l'invasion américaine baptisée opération Juste Cause, dont elle contestait la version officielle. Dans son article, paru dans Granta, elle se demandait, non sans amertume, quel journal aux États-Unis avait encore le courage de publier du journalisme critique ? Avait-elle encore une place pour s'exprimer, à part dans Granta ?

Elle n'avait rien perdu de ses capacités de colère et d'indignation.

Mais cette époque n'était décidément plus la sienne. N'ayant pu, pour des raisons de santé, se rendre en Bosnie afin d'y couvrir le conflit qui s'y déroulait, elle s'en-vola néanmoins pour le Brésil en 1995, peu après son quatre-vingt-septième anniversaire, pour enquêter sur les meurtres en série d'enfants des rues; elle passa plusieurs semaines à Salvador de Bahia et y travailla avec la précision et l'acharnement de ses belles années.

À son retour à Londres, où elle s'était fixée en 1954, sa condition physique se dégrada: elle voyait de plus en plus mal et discernait à peine les touches de sa machine à écrire. La rédaction de son article fut un calvaire et elle en détesta le résultat. Il fut néanmoins publié par la London Review of Books. Martha déclara à une amie qu'elle avait fait « le voyage de trop ». Ce fut là son dernier reportage, mais pas son dernier article. Le 15 décembre 1996, The Independent publia Memory, un texte dans lequel elle mêlait, sur un mode crépusculaire, des souvenirs de la guerre d'Espagne à l'heure de la défaite du camp républicain et l'évocation des derniers jours de la Tchécoslovaquie. Hemingway y apparaissait de nouveau, désigné cette fois par l'initiale E. La dernière phrase de l'article résumait l'état d'esprit d'une femme confrontée aux défaillances de sa mémoire et au passage du temps: « À quoi sert d'avoir vécu si long-

temps, d'avoir tellement voyagé, de s'être donné tant de peine pour écouter et observer si à la fin vous ne savez même pas ce que vous savez. »

L'année de ses quatre-vingt-dix ans, Martha apprit qu'elle était atteinte d'un cancer incurable; elle y voyait à peine, ne pouvait plus lire ni écrire, ne voyagerait plus. Tout était dit. Le 14 février 1998, elle ingurgita des cachets qu'elle avait soigneusement conservés à cette fin et s'allongea sur son lit: elle s'éteignit dans la nuit.

Elle avait demandé dans son testament que ses amis se réunissent après sa mort pour évoquer les bons moments passés ensemble. Ils furent une quarantaine à se retrouver dans son appartement londonien de Cadogan Square, alcools et rires à l'appui, comme de son temps. Après quoi, son frère Alfred, son fils adoptif Sandy Gellhorn et son beau-fils Sandy Matthews s'embarquèrent sur la Tamise pour répandre ses cendres au plus fort du courant, selon ses dernières volontés, afin que la marée les emporte « pour d'autres voyages ». Un bouquet de roses rouges fut lancé dans leur sillage.

MARC KRAVETZ

Pour les précisions biographiques de cette préface, nous sommes très largement redevables à la biographie de Martha Gellhorn écrite par Caroline Moorehead (*Gellhorn: A Twentieth-Century Life*), qui a également édité la correspondance de Martha (*Selected Letters of Martha Gellhorn*), deux livres publiés à Londres chez Chatto et Windus.

MES SAISONS EN ENFER

Pour Diana Cooper, avec mon indéfectible affection.

*Le bon voyageur ne sait pas où il va.
Le grand voyageur ne sait pas où il est allé.*

TCHOUANG-TSEU

Saute avant de regarder.

VIEILLE MAXIME SLAVE

*Oh p..., les lieux où l'on se rend sont pires
encore que les voyages.*

SYBILLE BEDFORD, VISITE À DON OTAVIO

introduction

NOUS NE POUVONS PAS tous être Marco Polo ou Freya Stark, et nous sommes pourtant des millions à voyager. Les grands voyageurs d’hier et d’aujourd’hui forment une classe à part, professionnels inégalables. Nous sommes des amateurs et bien que nous connaissions nos instants de gloire, il nous arrive aussi de fatiguer, le découragement nous gagne, nous nous laissons aller à la rancœur. Qui n’a pas entendu, ressenti, pensé ou prononcé, au cours d’un voyage, les paroles suivantes: « Bon Dieu, ils ont encore égaré les bagages? », « Ne me dis pas que nous sommes venus jusqu’ici pour voir ça? », « Ils sont vraiment obligés de faire un tel boucan? », « Tu appelles ça une chambre avec vue? », ou « Plutôt lui foutre mon poing dans la figure que de lui donner un pourboire ».

Mais nous persévérons, nous faisons tout notre possible pour voir le vaste monde et nous nous baladons;

nous allons partout. À notre retour, nul n'a vraiment envie d'écouter le récit de nos aventures. « Comment s'est passé le voyage? », demandent-ils. « C'était merveilleux, répondons-nous. À Tbilissi, j'ai vu... » Les regards se font vides. Aussitôt que la courtoisie le permet, ou même avant, la conversation est ramenée à des sujets locaux tels que les derniers ragots, le scandale politique du moment, qui a lu quoi, le programme télé de la veille; les gens préfèrent parler de la pluie et du beau temps qu'écouter nos comptes-rendus enthousiastes sur Copenhague, le Grand Canyon ou Katmandou.

Le seul aspect de nos voyages capable à coup sûr de capter l'attention du public, c'est le désastre. « Le chameau t'a *projetée* contre la Grande Pyramide et tu t'es cassé la jambe? » « Tu as pourchassé le pickpocket à travers la Galleria et dans les rues de Naples, et tu as perdu ton passeport et *tous* tes traveller's chèques? » « Tu t'es retrouvée enfermée à clé dans un *sauna*, à Viipuri? » « Tu as attrapé une infection intestinale en mangeant des *yeux de mouton* dans un festin druze? » Voilà ce qu'ils veulent entendre. Ils nous laissent à peine achever notre histoire pour se lancer dans le récit de leurs propres souffrances en terres étrangères. Le fait est que nous chérissons nos désastres et, de ce point de vue, nous l'emportons sur les grands voyageurs, qui réunissent au plus haut degré toutes les qua-

lités requises pour exercer ce boulot, mais manquent singulièrement d'anecdotes amusantes.

Je ne lis moi-même que très rarement des récits de voyage – je préfère voyager –, et ce livre n'en est pas un à proprement parler. Après avoir présenté mes lettres de créances, afin de vous prouver que je sais de quoi je parle, il relatera les meilleurs de mes voyages cauchemardesques, sélectionnés parmi un vaste échantillon, dont je me souviens avec tendresse maintenant qu'ils appartiennent au passé. Tous les voyageurs amateurs ont traversé tôt ou tard de telles épreuves, brèves ou prolongées, d'une manière ou d'une autre. En tant qu'étudiante ès désastres, je remarque que nous réagissons tous de la même façon à ce genre de tribulations : avec tension et amertume sur le moment, fierté après coup. Rien ne renforce autant l'estime de soi que le fait d'avoir survécu.

Le voyage exige une sacrée endurance, et c'est de pire en pire. Souvenez-vous du bon vieux temps où nous avions des porteurs et pas des détresseurs ; où la construction des hôtels était achevée quand on s'y présentait ; où les syndicats des transports ne se mettaient pas en grève à vos points de départ ou d'arrivée ; où l'on vous offrait de généreuses portions de beurre et de confiture à l'heure du petit déjeuner, au lieu de ces minuscules récipients de carton et de cellophane ; rappelez-vous l'époque où la météo était fiable ; où

vous n'aviez pas besoin de planifier votre séjour comme une opération militaire ni de réserver en envoyant des arrhes; où la Méditerranée était propre; où vous étiez une personne et pas un mouton pressé contre vos frères ovins dans les aéroports, les gares, les remontées mécaniques des stations de ski, les cinémas, les musées, les restaurants; rappelez-vous le temps où vous saviez quel montant en monnaie locale vous alliez obtenir en changeant votre argent; où vous partiez du principe optimiste que tout se passerait bien, au lieu de penser que ce serait un miracle que les choses ne tournent pas à la catastrophe.

Nous ne possédons pas l'héroïsme des grands voyageurs, mais tout de même: nous autres, les amateurs, formons une race sacrément robuste. Aussi atroce qu'ait pu être le dernier voyage, nous ne perdons jamais espoir concernant le prochain – Dieu seul sait pourquoi.

lettres de créance

L'IDÉE DE CE LIVRE S'IMPOSA à moi alors que j'étais assise sur une horrible petite plage de la pointe ouest de la Crète, entre une chaussure pleine d'eau et un pot de chambre rouillé. Tout autour de moi, les déchets de notre espèce. J'eus la sensation déprimante que je passais ma vie à me mettre dans ce genre de situation, et que je pourrais bien finir mes jours ici. Telle est la nuit obscure de l'âme dont tout voyageur peut expérimenter l'insondable profondeur, n'importe où et n'importe quand.

Personne ne m'avait suggéré ni recommandé cet égot à ciel ouvert. Je l'avais trouvé toute seule en étudiant une carte, sur le vol de nuit bon marché pour Héraklion. J'étais très fière, d'ailleurs, de ma nouvelle débrouillardise : avant de faire le saut dans l'inconnu, j'avais téléphoné à l'office de tourisme grec à Londres et reçu une carte de la Crète, une liste des hôtels et

l'inévitable brochure touristique rédigée dans la prose lyrique habituelle. De la lecture pour l'avion.

Tout au bout là-bas, au fond d'une baie solitaire, se trouvait un endroit nommé Kastelli avec un seul hôtel de catégorie C. Exactement ce qu'il me fallait ; à l'écart des sentiers battus, l'hôtel de catégorie C serait à coup sûr une petite taverne pleine de charme, propre, sans eau courante, avec une tonnelle de vigne au fond du jardin. Je me représentais Kastelli comme un village de pêcheurs préservé, une grappe de maisonnettes en sucre blanc dominant le sable doré d'une plage. Je nagerais toute la journée dans une mer délicieuse, le but premier de ce voyage ; le soir je boirais de l'ouzo à la fraîche, en regardant les pêcheurs tanguer d'un pas lourd, tel Zorba, sous la lune.

Il fallait autant de temps pour se rendre d'Héraklion à Kastelli, en empruntant trois autocars, que pour rallier Londres à New York en jumbo-jet. Ces bus passaient une musique d'ascenseur vaguement arabisante. Kastelli se réduisait à deux rues bordées de maisons et de boutiques trapues aux façades de ciment gris ; la mer Égée demeurait invisible. L'hôtel de catégorie C était un cube en béton de trois étages ; ma chambre, un cagibi avec assortiment complet de mouches mortes, de moustiques broyés sur les murs, de moutons hérissés de poils dérivant sur le plancher. La population de Kastelli, sans surprise, semblait plongée dans un

sombre mutisme, tout comme le propriétaire de l'hôtel de catégorie C dont j'étais, là encore sans surprise, l'unique pensionnaire. Sur le flanc du bureau de poste, juste en face de ma chambre, un militant enthousiaste avait peint un slogan en grandes lettres noires. Le premier mot était *Amepikanoi* – pas besoin de savoir le grec pour en comprendre le sens: « *Yankee Go Home.* » Ça, ne t'en fais pas, avec plaisir, et le plus tôt sera le mieux; mais il n'y avait aucun moyen de partir d'ici avant le car du lendemain après-midi.

J'avais fait des efforts prodigieux pour atteindre ce trou à rats dans le but de nager – et j'allais nager. Le lendemain matin, une marche de vingt minutes longeant une usine désaffectée et une poignée de petites villas hideuses et inoccupées me conduisit jusqu'à un café en bord de mer, qui offrait une nourriture innombrable et un placard encombré de pommes de terre pourries pour se changer. Et donc la plage, sorte de décharge informelle où les détritiques rejetés par la mer avaient rejoint les paquets de cigarettes écrasés, les boîtes de conserve, les bouteilles et les papiers sales abandonnés par les nageurs qui m'avaient précédée. Il n'y avait personne d'autre et l'eau paraissait propre, transparente et calme sur un fond sableux, mais pas assez profonde pour nager. Par-delà un petit promontoire, les vagues étaient agitées et couronnées d'écume, pas de quoi effrayer une nageuse émérite. Mais une

fois parvenue en pleine mer, le courant me saisit et entreprit de m'emporter à grande vitesse en direction de l'ouest. Prochain arrêt, Malte.

On est censé apprendre de ses expériences, mais cela vous fait une belle jambe si vous ne vous souvenez des leçons tirées que lorsqu'il est trop tard. Tout en me débattant pour regagner la côte, je repensai au courant circulaire, à Maurice, qui m'avait happée et embarquée un bon moment dans un terrifiant tour de l'île. De tels courants sont peut-être une caractéristique déplaisante des grandes îles isolées – le genre d'information qu'il serait utile de connaître. Quelques minutes plus tôt, je m'étais mise en garde contre le risque de me retrouver projetée au retour contre les rochers, et voilà qu'à présent, je luttais pour que la mer m'y précipite, me cramponnant du bout des ongles avant d'être emportée, puis m'agrippant de nouveau jusqu'à pouvoir enfin regagner à la force des bras les eaux protégées de la baie. Et m'asseoir sur le sable, couverte d'égratignures sanguinolentes, quelque peu essoufflée, en proie au désespoir.

Où sont les plages d'antan?*¹ Je me souviens d'un temps où elles n'étaient jonchées d'aucun débris hormis les algues, où elles étaient sûres et souvent si désertes que j'en étais la locataire unique et dénudée. Les

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (*toutes les notes sont du traducteur*).

criques perdues des petites îles des Caraïbes, leur eau turquoise et vert Nil; les baies de Cuba encerclées par la jungle; le Mexique côté Golfe et côté Pacifique; les plages adossées à des pins parasols sur la côte varoise, la Méditerranée italienne de haut en bas jusqu'en Calabre, la Costa Brava et la superbe plage de Zarautz; les plages merveilleuses de l'État de Washington; les kilomètres de sable blanc au bord de l'océan Indien, au Kenya. La nature est mon grand amour et, ici, l'objet particulier de cet amour, la jonction magnifique entre terre et mer, était perdue à tout jamais, maculée, dévastée. J'en étais réduite à ce misérable tas d'ordures, à l'extérieur de Kastelli. Un avenir des plus sombres se dessinait devant moi; nulle part où aller qui en vaille la peine. Autant arrêter de voyager.

Arrêter de voyager? Allons, allons. C'était pousser vraiment trop loin le bouchon du désespoir. J'avais connu des endroits bien pires que Kastelli. En outre, des millions d'autres voyageurs s'élançaient gonflés d'espoir pour atterrir, symboliquement, entre une chaussure pleine d'eau et un pot de chambre rouillé. Je n'étais pas la seule à avoir été désignée tout spécialement pour connaître une telle infortune. De plus, ma relation avec le voyage s'apparentait à celle qu'un léopard entretient avec ses taches. Toute ma vie j'avais été une voyageuse. Cela avait commencé dès l'enfance, dans les tramways de ma ville natale, qui m'emme-

naient vers Samarcande, Pékin, Tahiti, Constantinople... Les noms de lieux exerçaient sur moi le plus puissant des charmes. C'est toujours le cas. Et je m'y étais mise pour de bon dès ma vingt et unième année, quand j'avais décidé que ce serait plutôt une bonne idée d'aller partout, de tout voir, de rencontrer tout le monde et d'écrire là-dessus.

Un discours était nécessaire pour motiver les troupes, et je le prononçai: si tu ne sais pas apprendre de tes expériences, essaie au moins de t'en servir. Qu'as-tu donc fait de ta longue et riche pratique des voyages cauchemardesques et autres errances achevées dans des dépotoirs de ce genre? À quoi bon se lamenter: mets-toi au travail. Le travail est le meilleur remède contre le désespoir. OK. D'accord. C'est entendu. Mais d'abord, quitter Kastelli.

Le problème, c'est que l'expérience ne sert à rien sans mémoire. Non seulement les bons écrivains voyageurs perçoivent et comprennent ce qui les entoure, mais ils maîtrisent toute une série de références érudites empruntées à l'histoire, à la littérature et aux voyages fameux de ceux qui les ont précédés. Moi, je ne me rappelais même plus où j'étais allée. Je crois que je suis venue au monde avec une mémoire défaillante, comme d'autres naissent avec un cœur fragile ou des chevilles délicates. J'oublie les lieux, les gens, les événements, et les livres aussitôt que je les ai lus. Les

paysages les plus sublimes, les plus grandes joies du voyage, tout cela se perd dans le flou. Quant aux dates – quelle année? quel mois? –, mon cas est sans espoir. J’attends encore l’instant promis, dont on dit qu’il vient avec l’âge, où l’on oublie ce que l’on a mangé au petit déjeuner mais où le passé devient clair et lumineux, comme un *son et lumière** intime. Or, je sais exactement ce que j’ai mangé au petit déjeuner, je peux reconstituer avec un peu d’effort les principaux événements du dernier mois écoulé, mais tout le reste du passé est voilé comme par des nuages à travers lesquels percent çà et là des lueurs.

Les pires moments de certains voyages cauchemardesques étaient bien inoubliables, mais j’avais besoin de détails. Pour la première fois de ma vie, j’entrepris de passer en revue mes vieux papiers – archéologie de salon. Comme la pierre qui roule dénuée de mousse, l’écrivain errant conserve peu de traces écrites. Il y avait des lettres à ma mère, qui, sagement, n’avait gardé que dix pour cent, peut-être, de cette avalanche épistolaire; neuf journaux griffonnés dans le seul but de me rappeler où j’étais allée telle année, et que je n’avais plus ouverts depuis; quelques notes confuses et des bribes éparses, certaines publiées, d’autres non. Éplucher ce fouillis me rendit malheureuse. Ces fragments du passé, même les plus amusants, étaient chargés de tristesse, car les années avaient passé et les gens

avec elles. Et ma mémoire, loin de s'éclaircir, s'embrouillait davantage encore. Une autre approche s'imposait.

Avant de sélectionner le meilleur de mes pires voyages, il fallait d'abord que je me souvienne des pays où je m'étais rendue. J'entends par là ceux où j'étais restée assez longtemps pour apprendre des choses sur la vie et les coutumes locales. Pas comme l'Inde (l'Inde d'alors) où j'avais atterri à Karachi, jeté un rapide coup d'œil aux vaches et aux enfants scandaleusement misérables avant de filer tout droit vers l'aéroport et de repartir. Ni la Guyane française, où j'avais à peine passé trois heures repoussantes. Ni le Venezuela ou les Philippines: amnésie totale. Ce fut un travail de longue haleine. Des lieux oubliés me revenaient soudain à l'esprit au milieu de la nuit. Enfin, ma liste fut complète: cinquante-trois pays, ce qui inclut tous les États de l'Union excepté l'Alaska.

Quand j'essayai de me souvenir des îles, ma mémoire flancha. Les Caraïbes en sont constellées; il m'était plus facile de me souvenir des quatre où je n'étais pas allée – Barbuda, la Barbade, Margarita et la Jamaïque. Et les îles grecques, de Corfou à Rhodes, avec entre les deux, une infinité d'autres plus petites, et Capri et Ischia, et la Sicile et Majorque et Elbe et la Corse et Gozo et Comino et les Bermudes et Bali et Honolulu et Hawaii et Guam et les îles Midway et l'atoll de Wake

et Macao et Gran Canaria et São Miguel et d'autres encore, sans doute.

Voici la liste des pays, selon l'ordre – ou plutôt le désordre – dans lequel ils me sont revenus en mémoire: France, Grande-Bretagne (les quatre nations), Allemagne, Autriche, Suisse, Liechtenstein, Italie, Espagne, Andorre, Canada, Mexique, Cuba, Grèce, Suriname, Haïti, République dominicaine, Chine, Hong Kong, Birmanie, Malaisie, Antilles néerlandaises, Portugal, Finlande, Hollande, Danemark, Suède, Pologne, Russie, Cameroun, Tchad, Soudan, Kenya, Ouganda, Tanzanie, Égypte (incluant la bande de Gaza lorsqu'elle était occupée par l'Égypte, puis par Israël), Israël, Liban, Jordanie, Yougoslavie, Luxembourg, île Maurice, Tunisie, Maroc, Algérie, Thaïlande, Vietnam du Sud, Turquie, Saint-Marin, République d'Irlande, Tchécoslovaquie, Costa Rica, Malte, les États-Unis d'Amérique en long, en large et en travers.

Une fois lancée dans cet exercice de mémoire, les statistiques me montèrent à la tête. Selon mes calculs, j'ai fait des voyages répétés dans vingt-quatre de ces pays, qui vont de deux séjours aux Antilles néerlandaises à d'innombrables pérégrinations à travers l'Europe, les Caraïbes et l'Afrique de l'Est. Comme bases autour desquelles rayonner, j'ai vécu dans sept pays où j'ai établi onze résidences permanentes – une résidence est un appartement ou une maison que l'on

loue, que l'on achète ou, si l'on est assez fou pour cela, que l'on fait bâtir; j'ai construit une maison et demie dans deux pays et de mon point de vue, ce genre de projet est bien pire que le plus horrible des voyages. Le problème, c'est que vous partez de rien, avec la vague idée que vous allez vivre là pendant un long moment, que vous allez peut-être même y passer le restant de vos jours. Vous occupez cette résidence pendant quelques années, puis vous l'abandonnez, généralement avec tout ce qu'elle contient.

Les logements meublés provisoires diffèrent des résidences – j'en ai compté dix-sept en tout, avant de renoncer à creuser ma mémoire. Certains de ces meublés ont précédé des résidences permanentes, d'autres étaient liés à des reportages, mais pour l'essentiel, il s'agissait – et il s'agit toujours – de refuges pour écrire. À la maison, où qu'elle se trouve, on est sans cesse interrompu. Quand je m'installe dans des meublés sur des terres étrangères où je ne connais personne, j'entre aussitôt en symbiose avec ma machine à écrire. Il s'agit là d'un voyage immobile, par opposition au voyage voyageur, et j'adore ça. Peu importe que le travail soit parfois insatisfaisant, et la déco de mon « appt. meublé » parfaitement sinistre: il me reste le paysage choisi avec soin, mer ou montagne, et la joie qu'il me procure.

Comme cela est étrange: le pli que l'on prend dès l'enfance, l'adulte qu'on devient le garde. Qui aurait

pu prévoir l'effet à long terme des voyages en tramway de ma jeunesse? Nulle autre manière de vivre n'aurait pu m'intéresser autant et si durablement, et je continuerai sans doute, jusqu'à mon dernier souffle, à essayer de voir le monde et tout ce qui s'y passe.

Malgré le chemin parcouru, je n'avais jamais pensé écrire sur le voyage. Et bien, allons-y.



L'illustre correspondante de guerre américaine **Martha Gellhorn** (1908-1998) est l'auteur de nombreux récits, nouvelles, novellas et romans.

Dans *Mes saisons en enfer*, elle nous raconte, avec une grande liberté de ton, ses périples les plus éprouvants : la Chine de Tchang Kaï-chek – en compagnie de son mari

d'alors, Ernest Hemingway, qu'elle surnomme le Compagnon réticent –, la mer des Caraïbes où elle se lance à la poursuite des U-Boots nazis, le continent africain qu'elle traverse d'ouest en est, la Russie soviétique où elle rend visite à la veuve du poète Ossip Mandelstam, et enfin Israël, qui lui inspire une réflexion pleine d'humour sur l'ennui comme moteur au voyage.

Sans concession pour elle-même, avec une curiosité qui jamais ne s'émousse, Martha Gellhorn déploie, dans chacun de ces récits, une joyeuse fureur et une élégante ironie. Le lecteur se réjouit de la suivre dans ses tribulations, tout en se félicitant – souvent – de ne pas être de l'aventure.

PRÉFACE DE MARC KRAVETZ

TRADUCTION DE DAVID FAUQUEMBERG

ISBN : 978-2-916136-93-6 22 euros



Avec le soutien du
CNL
Centre national du livre